

Bulletin d'histoire politique

Moeurs militaires et moeurs d'historiens ou l'histoire des représentations à la dérive

Yves Tremblay



Volume 13, numéro 1, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1055016ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1055016ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Lux Éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tremblay, Y. (2004). Compte rendu de [Moeurs militaires et moeurs d'historiens ou l'histoire des représentations à la dérive]. *Bulletin d'histoire politique*, 13(1), 139–147. <https://doi.org/10.7202/1055016ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 2004

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Chronique d'histoire militaire

Mœurs militaires et mœurs d'historiens ou l'histoire des représentations à la dérive

YVES TREMBLAY

*Historien, Direction Histoire et patrimoine
Ministère de la Défense nationale du Canada*

La « perfection des mœurs » à laquelle sont parvenues les sociétés développées change du tout au tout la représentation que l'on se fait de la violence. En histoire militaire, cela se marque par une historiographie évacuant certaines problématiques posées comme passéistes. Cela est amplifié par la conception abusive que l'on se fait du rapport présent/passé si chère à une école historique bien connue et qui semble conditionner une forte proportion de la production historique contemporaine.

Dans la mesure où les êtres humains agissent ou réagissent selon la conception qu'ils ou elles se font de leur situation dans l'univers, une histoire des représentations peut nous apprendre beaucoup. Cependant, les choix de sujets sont parfois tels que la question n'est plus de savoir comment les individus se représentent passé ou présent, mais plutôt comment les historiens se représentent leur métier aujourd'hui. L'analyse du titre suivant peut servir d'illustration.

Capdevila, Luc et al. *Hommes et femmes dans la France en guerre (1914-1945)*. Paris, Éditions Payot, 2003, 362 p.

La couverture porte assurément l'un des plus curieux choix de photographie que l'on puisse faire, choix qui donne le ton de l'ouvrage. Une photo de Françaises des FFL portant des uniformes de style américain, côtoie une autre photo montrant trois soldats allemands qui seraient nus s'ils n'étaient bottés, coiffés d'un casque français et surtout si des étuis à revolver n'étaient straté-

giquement placés pour défier la censure. Ce n'est évidemment pas un choix innocent. Les femmes y ont l'air sérieux, les hommes ridicules. Les premières sont des auxiliaires d'une unité de transmission (de quartier général sans doute, des non-combattantes en tout cas), les premiers possiblement des hommes d'une unité de combat de la *Wehrmacht*. On ne peut être sûr des identités, mais peu importe, car on a voulu ici juxtaposer les types guerrier/tueur/clown à être humain/non violent/professionnel.

Les auteurs justifient ce choix questionnable de couverture en page 9 : « Femmes en tenue de combat, hommes dénudés : le choix de ces images n'est pas celui de l'exception, ni celui de l'anecdote. Il vise à montrer des femmes et des hommes dans des situations certes inhabituelles, mais porteuses de sens. Lieu des transgressions, la guerre est aussi celui des improvisations. Comme tout moment historique, elle crée au moment même où elle détruit ». Il faut du culot pour aligner autant de demi-vérités en si peu de mots. On peut être certains que les femmes montrées sont des non-combattantes. En plus, ces images sont à l'évidence exceptionnelles : la tenue de combat pour les femmes est encore rare et on ne voit presque jamais de soldats se photographiant nus (les photos « d'humour » par des soldats sont fréquentes, mais celle qui est présentée ici sort vraiment de l'ordinaire). En outre, les armées interdisaient aux soldats d'amener des caméras au front.

Dans tout le livre ou presque, on nous assomme avec des propos aussi vagues que politiquement corrects. Un exemple parmi tant d'autres (p. 285) : « La distinction entre infirmières ou auxiliaires et combattantes confirmait la place reconnue des femmes parmi les armées belligérantes ». Ici, les auteurs font référence au « statut » des femmes dans la Convention de Genève de 1929, celle qui était en vigueur en 1939-1945. Mais l'interprétation suggérée est l'inverse de la réalité. Les deux dispositions citées (dont « les femmes seront traitées avec tous les égards dus à leur sexe », p. 284) ne réfèrent pas explicitement à des combattantes et s'il y a des statuts d'auxiliaires et d'infirmières, c'est justement pour particulariser le fait de la présence encore « extraordinaire » des femmes aux armées.

Il ne faudrait pas que par une sorte de « féminisme » revu à la sauce « politiquement-correctiste », on falsifie la réalité. En fait, il y a toujours eu des femmes dans le sillage des armées¹, et le statut d'auxiliaire leur a d'ailleurs souvent été reconnu par le passé. On pense évidemment aux vivandières et aux lavandières de régiment. Le règlement leur accordait un statut dans le but de limiter leur nombre et de surveiller leurs activités. Les autorités militaires voulaient ainsi alléger le train de l'armée qui avait tendance à s'augmenter considérablement, et du même coup « protéger » les soldats des « méfaits » qu'un « laisser-aller » trop grand pouvait entraîner. Évidemment, l'armée cédait aussi à l'hypocrisie morale ambiante. Après que ces fonctions

eurent été retirées aux femmes à compter du milieu du XIX^e siècle, par suite de la meilleure organisation des armées — les services logistiques sont militarisés et donc aussi masculinisés, il n'est resté aux femmes que les rôles de mère, de sœur et de... réconfort. Fort opportunément, à peu près au même moment est née la profession d'infirmière, par émancipation des institutions de charité², une profession appropriée aux femmes, bien entendu.

Quant aux combattantes, elles ont toujours été marginales dans les armées et le demeurent encore aujourd'hui. Elles ont bien porté l'uniforme et combattu avant 1929, dans une unité formée par l'armée du gouvernement provisoire russe de 1917 pour rappeler l'exemple le plus connu³. Ainsi, durant la Révolution d'Octobre, elles avaient été parmi les dernières à défendre le régime Kerenski, en compagnie des élèves-officiers, ces suppôts du tsarisme. La victoire facilement obtenue, les bolcheviks ont pour un temps fermé les portes de l'armée aux femmes. Ils en utiliseront quelques milliers en 1941-1945, mais moins qu'on l'a suggéré. Leurs faits d'armes recevront alors un écho démesuré pour des raisons de propagande. Si j'étais cynique, je dirais que l'héroïsme de certaines a été monté en épingle pour faciliter l'exploitation de millions d'autres femmes derrière le front, mais je ne suis pas cynique...

En lisant ce livre, on a parfois l'impression que la propagande d'hier et une historiographie aujourd'hui à la mode sont interchangeables. Ainsi, quelques photos de petits groupes de femmes participant à des défilés de la victoire en 1944-1945 sont érigées en preuves de grands moments d'un féminisme littéralement combattant.

À l'opposé, le refus des chefs masculins d'entériner la présence des femmes est attribué au complexe de castration. Oh ! il y a du vrai dans ceci et dans cela, mais l'interprétation trop souvent unilatérale jette le discrédit sur l'effort des auteurs.

En fait, les artifices de style et de ponctuation se substituent trop souvent à l'exposition d'une preuve convaincante. Il en va ainsi dans la phrase suivante, nullement atypique : « La France combattante [les FFL gaullistes en particulier] était donc la France virile, la France "debout", la France "dressée", "la France qui se bat", tandis que Vichy et la collaboration formaient une France "deshonorée", "asservie", une France à la virilité perdue ». Remarquer l'usage judicieux des guillemets : les bouts de phrases cités (mais s'agit-il vraiment de citations — rien ne l'assure) sont juxtaposés à une conclusion comme si le producteur de la source originale usait de métaphores à caractère sexuel. Mais quelle est la source justement ? La note donne deux articles, tous deux écrits par deux des auteurs du collectif. En conséquence,

pas moyen de contrôler facilement si les sources sont employées hors contexte ou non.

Mais une preuve rigoureuse a-t-elle tant d'importance ? Comme l'annonce la quatrième de couverture, les deux guerres mondiales ont amené les hommes et les femmes « à réviser durablement leurs représentations de la féminité et de la virilité ». Que les guerres aient été un coup d'accélérateur permettant aux femmes d'occuper des métiers non traditionnels, c'est un fait. Cependant, que la « représentation » de la féminité et de la virilité en ait été décisivement modifiée, c'est un point qu'on peut contester. La lutte idéologique des féministes et l'action des suffragettes et autres militantes sont fort probablement les facteurs les plus décisifs pour expliquer les changements dans la manière dont les femmes sont perçues et se perçoivent. Cela implique que le changement de représentation a commencé bien avant 1914 et que le tournant est survenu un peu après 1945. Qu'on relise les souvenirs de guerre de Simone de Beauvoir⁴ et d'Anaïs Nin pour se convaincre que les perceptions de femmes du temps n'étaient pas encore en rupture avec le passé. On y constatera que ces femmes peu singulières avaient des « représentations » plutôt traditionnelles de leur condition de femmes en guerre : l'une s'inquiétait pour son Jean-Paul, l'autre pour son Henry⁵. Par ailleurs, toutes deux se souciaient bien plus de leur réputation littéraire que de combattre.

La faiblesse de l'histoire des représentations, c'est le traitement cavalier qu'on fait subir à la preuve. On charcute les sources pour en recoller les morceaux par-ci par-là. Mieux aurait valu s'en tenir à la démarche de la bonne vieille histoire des idées. Après tout, qu'est-ce que l'histoire des représentations sinon une histoire des idées sortie de ses frontières⁶, qui s'étend au-delà des grands textes pour saisir ce que pensent monsieur et madame Tout-le-monde ? Elle use encore de traces écrites, quelquefois de sources visuelles (dessins et caricatures de tranchées par exemple), mais évidemment pas de grandes signatures ; il ne s'agit plus de discuter des grands mouvements intellectuels, production d'une minorité de penseurs ou littérateurs, mais plutôt de voir comment des populations plus nombreuses se situent dans le monde. Du reste, l'histoire des représentations peut être perçue comme une histoire des idées passée à la moulinette de l'histoire sociale, un changement d'objectif plus qu'une révolution historiographique comme on voudrait nous le faire croire.

En somme, si l'on veut savoir comment les masses se représentent le monde, il faut interroger les traces qu'ont laissées les populations, pas la propagande qu'on leur servait. La raison devrait être évidente : la propagande et les sources officielles souvent citées dans ce livre sont presque toujours des productions de rédacteurs d'élite. Une affiche sur le danger du sexe

extramarital du gouvernement de Vichy ne renseigne que sur les intentions politiques de Vichy et strictement rien d'autre. Il faut se servir de témoignages directs, certes difficiles à réunir, mais néanmoins disponibles pour tout le ^{xx}^e siècle sous la forme de récits autobiographiques, journaux et lettres⁷. Une « histoire des représentations » réalisée autrement n'est qu'un château de cartes dont l'avenir est aussi peu assuré que l'histoire des mentalités des années 1970.

Ce titre est également un exemple parfait d'une mauvaise compréhension du rapport présent-passé. Les préoccupations contemporaines devraient suggérer des questionnements nouveaux sur un matériel trop souvent exploité selon des points de vue étroits. Mais ici on jette le bébé avec l'eau du bain : l'historiographie classique fout le camp, emportant objectivité et méthode du même coup. Choquer peut servir, même une cause historique. Mais ici, on enfonce des portes ouvertes avec le bélier de tous les excès. Du voyeurisme historique au mieux... Aussi, je doute que l'analyse offerte par les auteurs permette de « mieux comprendre l'évolution des relations entre les sexes », comme on le prétend impudemment en quatrième de couverture.

Heureusement, pareil laxisme méthodologique n'est pas toujours de règle. Dans *Hommes et femmes dans la France en guerre*, on trouve des notations utiles sur la politique sexuelle de Vichy qui complètent utilement les recherches de Jean-Yves Le Naour. Cependant, il sera plus profitable d'aller voir ailleurs, car toutes les problématiques « masculines » du livre, de l'homosexualité à la gestion des « pulsions sexuelles », ont été abordées avec plus de succès ailleurs. Par exemple, Le Naour a donné un ouvrage autrement plus intéressant⁸ où il expose crûment le problème de la prostitution par opportunité économique qu'offre le stationnement de troupes étrangères en France. Et sur les femmes combattantes, citons le travail de Joanna Bourke qui propose une perspective équilibrée, en particulier lorsqu'elle discute la question de la résistance des armées à l'admission des femmes dans les unités de combat. Sans nier le facteur psychologique (castration ou renversement des rôles), elle met l'accent sur un point tout aussi fondamental : la cohésion interne des petites unités⁹. La séparation des sexes semble y être un avantage, car, comme nous l'avons tous remarqué, que nous soyons homme ou femme, une dynamique particulière s'installe lorsque l'autre sexe est absent. Cela peut évidemment servir des intentions agressives¹⁰.

AUTRES PARUTIONS

Beaulieu, Alain, dir. *Guerre et paix en Nouvelle-France*. Québec, Les Éditions du GID, 2003, 271 p.

Ce livre tient lieu d'actes du 7^e Colloque d'histoire militaire Canada-Québec (UQAM, novembre 2001). Outre la présentation, sept textes ont

été retenus: Catherine Ferland discute de la controversée question de la place des boissons alcooliques dans les rapports entre Français et Amérindiens; Alain Beaulieu aborde le peu connu traité de 1624 entre Champlain et les alliés amérindiens des Français, d'une part, et les « Iroquois » (peut-être seulement les Agniers) d'autre part; Maxime Gohier revient sur les efforts diplomatiques français et amérindiens ayant mené à la Grande Paix de Montréal de 1701; Sylvie Savoie traite de l'alliance franco-abénakise entre 1660 et 1727 à partir de notations biographiques du chef abénaki Nescanbiouit; Alexandre Dubé parle de l'approvisionnement en armes et autres marchandises des Amérindiens fréquentant les lointains postes français de la Louisiane dans les décennies précédant la Guerre de Sept Ans; la « petite guerre » au XVIII^e siècle est l'objet des remarques d'Arnaud Balvay; finalement, Roch Legault révisé les interprétations de la bataille des Plaines d'Abraham à la lumière des conceptions d'époque sur les opérations amphibies, particulièrement celle de Thomas Molyneux. Le recueil présente donc beaucoup de cohérence, du moins pour les six premiers textes, qui sont des analyses de la guerre, sa diplomatie, sa conduite, par les Amérindiens alliés des Français. Alain Beaulieu renforce cette cohérence par son introduction et surtout la bibliographie générale (p. 251-271) de fin de volume. Tous les textes sont solidement documentés, sauf peut-être celui de Balvay.

Bouchery, Jean. *The Canadian Soldier in North-West Europe*. Paris, Histoire & Collections, 2003, 160 p., ill. Trad. anglaise de Alan McKay.

Cette maison d'édition est spécialisée dans les ouvrages illustrés militaires de grand format. Ce volume donne une foule de renseignements sur l'organisation, l'uniforme, l'équipement (des véhicules aux ustensiles de cantine) et de l'armement (lourd et léger) des troupes canadiennes pendant la phase finale des opérations en Europe en 1944-1945. La qualité des reproductions photographiques, des reconstitutions d'uniformes et des équipements, et le graphisme en général font la réputation de la maison. Une fois encore, elle fait merveille. Cet album est le pendant canadien de deux volumes similaires publiés sur l'armée britannique. Pour le prix (environ 50 \$ CA), c'est une source d'information imbattable sur le b-a-ba d'une armée en campagne. Il faut déplorer que la version originale française soit difficile à obtenir au Québec.

Tremblay, Rémi. *Un revenant*. Édition établie par Jean Levasseur. Québec, Les Éditions de la Huit, 2003, xcv-459 p. (Anciens, 14)

Rémi Tremblay (1847-1926) est un personnage truculent. Petit de taille, impulsif, démangé par la bougeotte, il est tour à tour soldat, déserteur, journaliste, traducteur et éditeur. Il a publié ce roman d'aventures en 1884.

La présente édition est augmentée d'une généreuse présentation et de copieuses notes à la fois littéraires et historiques, un travail d'édition impressionnant. Levasseur a tenté de faire la part de la fiction et de l'autobiographie dans un roman que l'auteur a lui-même présenté comme en partie autobiographique. Cela n'a pas été un mince travail et Levasseur a dû s'avouer vaincu à quelques reprises (mais pas souvent). Rémi Tremblay y raconte le périple d'un engagé volontaire canadien-français dans les forces de l'Union. Il informe bien sûr sur le conflit lui-même, sur les motivations idéalistes du protagoniste (lutter contre l'esclavage) mais aussi sur les mœurs des soldats de l'époque. Toutes les aventures du héros ne sont peut-être pas autobiographiques, mais les descriptions et les mises en scène sont vraisemblables et par là utiles pour bien saisir des aspects de l'époque qui autrement demeureraient inconnus. C'est ce qui fait souvent la supériorité du roman historique sur la chronique historique. On lira aussi avec intérêt sur la véritable vie de l'auteur dans la longue introduction de Levasseur, notamment ses polémiques avec des ultramontains que le roman avait froissé.

Williams, Jeffery. *Far from Home : A Memoir of a 20th Century Soldier*, Calgary, University of Calgary Press, 2003, viii-374 p.

Une autre excellente autobiographie dont le Canada anglais fait pépinière, cette fois d'un vétéran des guerres de 1939-1945 et de Corée, vétéran qui est aussi un auteur reconnu (notamment pour une biographie de lord Byng). Williams brosse le tableau de sa vie à coup de petites scènes. Le format correspond sans doute à la collation de morceaux de mémoire rassemblés longtemps après les faits. En effet, Williams n'a pas tenu de journal et il n'a commencé à jeter ses souvenirs d'enfance¹¹ sur papier que quelques années avant la publication. Il s'agit donc d'une reconstitution a posteriori fabriquée de souvenirs résiduels, ceux-ci vivifiés par des documents officiels comme les journaux de guerre et les archives régimentaires des unités dont l'auteur a été membre (Calgary Highlanders et Princess Patricia's Canadian Light Infantry). Les souvenirs ont été corroborés par des membres de la famille ou des camarades qui ont pu lire à l'avance le manuscrit. L'accent est nettement mis sur les années entourant la Deuxième Guerre mondiale et le début de la guerre froide, y compris la guerre de Corée. Le travail d'édition est remarquable pour un livre dont l'intérêt peut *a priori* sembler limité. Les Presses de l'Université de Calgary n'ont épargné ni sur le papier ni sur l'illustration. Le style est vivant et la reconstitution semble des plus honnêtes. En bref, une lecture agréable où l'histoire personnelle rencontre la Grande Histoire de la manière la plus heureuse.

À SIGNALER

Dans le numéro d'automne 2003 d'*Acadiensis* (en kiosque en mars 2004), on peut lire un article de Martin Auger sur une opération qui n'a pas eu lieu : la « libération » des îles Saint-Pierre-et-Miquelon par les forces canadiennes, après la chute de la Troisième République en 1940. On a finalement laissé les forces françaises libres s'y installer (par un coup de force contre l'administration vichyste), et ce, malgré les réserves américaines. Londres était plutôt favorable aux gaullistes et les Affaires extérieures canadiennes, coincées entre les deux grands alliés, avaient peu d'enthousiasme pour un exercice qu'elles ne jugeaient pas devoir rapporter de bénéfice diplomatique. La force de débarquement réunie en Nouvelle-Écosse pour l'invasion de cette terre de France par le Canada a en conséquence été démantelée. Dans les grandes guerres, il y a toujours de ces petites choses qui paraissent futiles après coup, mais qui ont entraîné la consommation de ressources matérielles et d'énergie mentale qu'il eût été plus profitable d'appliquer à d'autres problèmes. Un rappel utile que la Grande Histoire a ses petites choses.

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Les témoignages remontent au moins à l'Antiquité romaine.
2. Comme on le sait, la guerre de Crimée, l'œuvre de Florence Nightingale, la création de la Croix-Rouge internationale et la guerre de Sécession en ont été les tournants marquants. Voir p. 53-54.
3. Les auteurs mentionnent aussi le cas des femmes soldats serbes en 1916 et des combattantes espagnoles du côté républicain en 1937, deux autres « expériences » sans lendemain (p. 272-274). On pourrait ajouter le cas des soldates israéliennes et des gardes du corps de Khadafi pour des exemples plus récents (p. 291), mais on ne prouverait rien de plus. Dans ce livre, les héroïnes comprennent évidemment les jeunes kamikazes musulmanes qui se font exploser au milieu de foules d'innocents (*ibid.*). Je dois avouer candidement que je ne sais pas ce que les auteurs veulent prouver par cela, en tout cas certainement pas que « le processus de féminisation de la chose militaire s'est poursuivi de manière irréversible dans la seconde moitié du xx^e siècle » (*ibid.*). C'est certainement faux dans le cas israélien, comme je l'ai mentionné dans une chronique antérieure. Si ces auteurs avaient interrogé les mêmes élèves officiers femmes que le présent chroniqueur, ils se seraient rendu compte que les motivations des candidates officiers différaient sur un point essentiel de celles des candidats de sexe masculin : alors qu'une forte minorité de jeunes hommes aspirant à devenir officiers (peut-être le quart ou le tiers des trois promotions consultées) se considèrent comme de futurs combattants, presque toutes leurs collègues de sexe féminin semblent s'enrôler pour apprendre un métier de nature civile. Tout le discours historien de ce livre est de la même eau que le discours des gouvernements occidentaux sur la féminisation de l'armée : purement et simplement de la propagande. Tout cela nous éclaire moins sur la

problématique des rôles sexuels en temps de guerre que sur les préjugés de certains bricoleurs d'historiographie.

4. Il peut être intéressant de noter que les auteurs citent madame de Beauvoir à la page 23, mais seulement le slogan de 1949 (*Le Deuxième Sexe*) « On ne naît pas femme, on le devient ». Le slogan est bien plus autobiographique qu'on ne l'imagine. Anaïs Nin n'est pas citée, mais ce n'est pas étonnant puisque sa « représentation » du sexe est sans doute par trop phallocratique !

5. Simone de Beauvoir, *La force de l'âge*, Paris, Éditions Gallimard, 2002 (1960), 2^e partie ; Anaïs Nin, *Journal 3 (1939-1944)*, Paris, Le Livre de Poche, chapitres sur 1939-1940 en particulier.

6. L'un des fondateurs de l'histoire des représentations, l'historien germano-américain George L. Mosse, est parti de l'histoire des idées religieuses (fin des années 1940-1950), en passant par l'histoire culturelle (vers 1960), pour en venir enfin à l'histoire des symboles nationaux (depuis la fin des années 1960), de la sexualité « nazie », de la virilité et du culte des morts de guerre, spécialement dans l'Allemagne de 1919 à 1945. Voir la préface de Stéphane Audoin-Rouzeau dans George L. Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme : la brutalisation des sociétés européennes*, Paris, Hachette Littératures, 2003 (1990), p. iv et suiv., et notes correspondantes.

7. Paul Fussell (*À la guerre*, Paris, Éditions du Seuil, 2003 (1989)) a été le pionnier de cette démarche. Pour une illustration de la possibilité d'une histoire des idées chez les masses populaires, en l'occurrence ici les ouvriers britanniques, voir Jonathan Rose, *The Intellectual Life of the British Working Classes*, New Haven, Connecticut, Yale University Press, 2003 (2001), ix-534 p.

8. *Misères et tourments de la chair dans la Grande Guerre : les mœurs sexuelles des Français, 1914-1918*, Paris, Aubier, 2002.

9. *An Intimate History of Killing : Face-to-face Killing in Twentieth-century Warfare*, Londres, Granta Books, 2000 (1999), chap. X.

10. Pareillement, pour les femmes victimes dans leur corps et dans leurs conditions socio-économiques, on se référera d'abord au travail d'Annette Becker (*Oubliés de la Grande Guerre : humanitaire et culture de guerre*, Paris, Hachette Littératures, 2003 (1998)). La question de l'homosexualité est extrêmement difficile étant donné les sanctions sévères qu'entraînait la seule accusation de sodomie. Les sources sont en conséquence souvent allusives. Fussell a encore une fois ouvert la voie, bien qu'il ne discute que des cas d'écrivains célèbres (*The Great War and Modern Memory*, Oxford, Oxford University Press, 2000 (1975), chap. VIII sur l'homo-érotisme). Il faut dire que le soldat ordinaire oppose un déni total à ce sujet. Une brèche sérieuse dans ce mur du silence est cependant en train d'être effectuée par Nigel Hamilton, qui discute ouvertement des tendances homo-érotiques du maréchal Montgomery (*The full Monty, volume 1 : Montgomery of Alamein, 1887-1942*, Londres, Allan Lane, 2001).

11. Williams révèle à la fin du livre les raisons de cette tardive démarche autobiographique : son père est le fruit des relations entre une jeune servante de 16 ans et son maître, un pair d'Irlande d'âge mûr. Par respect pour les membres de sa famille encore vivants, Williams s'est longtemps refusé à commettre sur papier ce secret de famille.